

Dessislav Sabev, *Comment draguer un top-modèle. Représentations corporelles de la réussite en Bulgarie*, Québec: Les Presses de l'Université Laval, 2008, 229 pages.

Recenseuse : *Simona Bealcovschi*
Université du Québec

Le livre que Dessislav Sabev propose porte sur l'exploration de l'espace postcommuniste bulgare dans la période 1990-2000. Cette décennie est marquée par la fin de l'économie centralisée et de planification communiste et le début d'une longue transition vers l'économie de marché. Période de ruptures et de transformations, la transition est dominée par des dynamiques sociales conflictuelles car il est impossible de se détacher des valeurs traditionnelles de la communauté locale et tout aussi impossible d'ignorer la pénétration du monde capitaliste et sa logique globalisante. Elle signifie conversion des capitaux et création de nouveaux capitaux; rupture et changement identitaire. En conséquence, « le nouvel homme bulgare », à la recherche de la réussite, sujet d'analyse de ce livre, s'oriente vers les nouveaux centres de pouvoir symbolique, largement représentés par un Occident mythifié. Tout en conservant ses racines locales, ce nouvel homme incorpore du mieux qu'il peut les « modes » capitalistes, comme nous dit l'auteur, dont les représentations, styles et esthétiques dominent les médias bulgares postcommunistes.

Approcher ces dynamiques et l'ambivalence du postcommunisme et décoder son nouvel imaginaire iconique et visuel exigent une méthodologie différente de celle qu'on utilise dans les recherches sur les sociétés à petite échelle. L'ethnographie de Dessislav Sabev fusionne la confrontation empirique et l'analyse d'un corpus de textes, « provenant principalement – comme l'auteur nous en informe – du mensuel *Club M*, “le magazine des gens qui réussissent,” paru en 1990, du quotidien *Trud* et de trois romans populaires parus en 1996, considérés comme une source inestimable pour l'ethnographie de la transition bulgare par leur description de la culture corporelle et de la sexualité des personnages » (pp. 6-7). À ces documents s'ajoutent l'analyse des images médiatiques qui traitent de la réussite individuelle et l'observation minutieuse de l'auteur, enrichie par son identité bulgare.

Si, pour l'auteur, « la disparition du grand récit communiste décompose le corps collectif et met fin à son système de sens » de sorte que « le corps devient le centre du monde individuel » (p. 3), c'est à travers le symbolisme corporel que l'affirmation de l'individualisme, condition *sine qua non* de la réussite dans le monde postcommuniste, se réalisera; « l'acteur [...] devient lui-même l'expression individuelle du changement social ». Partant de la prémisse que le corps traduit les transformations sociales à travers les pratiques du Soi et suivant la logique de Bourdieu sur les différents types de capital (objectif et incorporé), l'auteur mène son enquête sur des rapports de pouvoir, sur les représentations de la production sociale du corps individuel postcommuniste, sur le symbolisme du capital corporel et son lien à la culture maté-

rielle, et sur certaines formes de l'*habitus* de nouveaux acteurs.

L'argumentation est présentée en trois parties, dont les intitulés des chapitres donnent une claire indication du contenu (par exemple, le « Je » de la transition : construction notionnelle du corps individuel ; la notion de « rapidité » et le rapport au temps post-collectiviste; « le vrai homme sent la poudre à canon » : l'image du lutteur ; « j'ai gagné, j'ai perdu et j'ai gagné de nouveau » : un récit de passage ; la voiture comme deuxième corps, etc.).

Dans la première partie, l'auteur analyse des rapports et des oppositions communistes et postcommunistes, tel que représentés dans plusieurs articles et récits biographiques. Le communisme, par exemple, est représenté par l'image d'un « aquarium », un espace clos, uniforme et sécuritaire pour tout ce qui se trouve à l'intérieur et est particularisé par une « impuissance acquise », où le sujet contrôlé/surveillé est détourné de sa « nature et de sa force innée ». En opposition, le postcommunisme est présenté par la métaphore de la « jungle ». Cette image évocatrice marque le nouvel imaginaire où dominant, naturellement, des signes qui évoquent la corporalité et la force primordiale. La transition apparaît donc comme un ensemble de dichotomies métaphoriques, qui expriment les rapports constitués autour du temps social et du temps biologique et leur corrélation avec les formes de réussite collective et individuelle.

À la différence de la vision temporelle communiste, prônant l'utopie de « l'avenir radieux communiste » mesurée en « générations » et en sacrifices collectifs censés annihiler le présent individuel (en fait, annihiler le présent et l'individu), la vision temporelle postcommuniste privilégie le temps actuel. La réussite est due justement à la « rapidité » avec laquelle le corps individuel se distingue dans le présent. Ainsi, dit Sabev, la représentation de la réussite individuelle postcommuniste signifie un passage du corps collectif (et homogène) au corps individuel et individualiste des nouveaux acteurs « rapides ». La « jungle » se présente donc comme un environnement propice à l'épanouissement de l'identité individuelle, signe de liberté en opposition à « l'aquarium » communiste homogénéisant, générateur de « passivité anonyme ». Métaphore puissante de la transition, « la jungle » est vue comme ayant sa propre téléologie, car elle est un lieu « de transformation identitaire » qui fait du corps individuel le sujet principal du récit postcommuniste » (p. 38).

Dans la deuxième partie, « Homme-nature et femme-culture : le corps sexué de la réussite masculine », l'auteur explore quelques « biographies corporelles » à travers une analyse pluridimensionnelle de la réussite. Par exemple, l'image polysémique du lutteur, renvoyant à l'image du héros mythique bulgare (mais aussi à l'image des ouvriers et des athlètes socialistes) découle, comme le note l'auteur, « d'un archétype culturel basé sur les dimensions politiques, sociales et symboliques du corps viril » (p. 102). Ce n'est donc pas étonnant que les dynamiques identitaires postcommunistes aient conservé et incorporé l'icône du lutteur au corps viril, mais, comme l'auteur le

souligne, le postcommunisme désigne un nouveau prototype du pouvoir masculin, celui de l'entrepreneur, le « mâle accompli qui, en plus, a de la cervelle », valorisant ainsi l'esprit et le corps.

À l'image masculine correspond un nouveau prototype du féminin, la « femme parfaite » hyperféminine, qui est une invention de la mondialisation et une importation postcommuniste. Elle veut se réaliser professionnellement, mais à différence de ses préceuses (les femmes camarades de travail, icône triste de l'imagerie communiste), elle doit redéfinir autant les domaines de la réussite que sa propre image corporelle. Débutant dans les domaines de la mode ou du *show-biz*, les nouveaux prototypes féminins promènent dans le monde un corps de mannequin professionnel « svelte et gracieux », instaurant une nouvelle norme corporelle dont les mesures vont définir les nouveaux paliers qui définissent la distinction sociale, s'inspirant des critères du modèle mondialisé et surtout idéalisé.

Dans la dernière partie du livre, l'auteur analyse d'autres aspects polysémiques de la construction de l'identité du héros postcommuniste, le nouveau riche. S'inspirant de la logique de Bourdieu, l'auteur explore les correspondances entre le nouveau riche, son capital, ses pratiques culturelles et la différenciation/distinction sociale. Naturellement, il met ici l'accent sur la culture de la consommation. Les objets, comme Baudrillard et Barthes l'avaient déjà noté, sont des lieux d'investissement identitaire qui dénotent des degrés de distinction ou de prestige, tout en participant à de véritables systèmes de classification sociale. « L'absence d'une "culture de la richesse" en Bulgarie – note Sabev – propulse le nouveau riche vers une quête de sens dans un monde sans repères. Alors, il recrée ses repères avec ce qu'il a : son corps, ses objets » (p. 218). Par exemple, le rapport identitaire que l'individu entretient avec sa voiture de luxe, vue « comme deuxième corps », dénote, selon Sabev, le degré de réussite de l'acteur, car toute voiture est visible, mobile et dotée d'un puissant potentiel symbolique, « signe et peau sociale ». Ces qualités deviennent de puissants véhicules métaphoriques pour plusieurs couches sociales qui désirent matérialiser et maîtriser les changements du monde postcommuniste mais, comme Sabev le note, « c'est justement l'usage social de l'objet importé qui "trahit" le modèle » (p. 216).

« Les héros » de ce livre se déplacent vers le capitalisme, dans un mouvement syncrétique incorporant les icônes de l'Occident et dans des manières locales largement déterminées par leur tendance à penser comme s'ils étaient toujours dans un monde communiste. Dans ce sens, « créer et investir » dans un capital (matériel, corporel, intellectuel) devient une manière bricolée qui incarne autant le modèle lointain que celui traditionnel. Ces icônes hybridées sont une tentative de forger une nouvelle culture qui bénéficie de la stabilité fournie par des racines traditionnelles.

Partant de l'analyse des modèles culturels hybrides, l'étude de Sabev explore en fait des dynamiques culturelles qui entourent le discours contemporain de la mondialisation, du centre

et de la périphérie, du local et du global, touchant même aux certaines formes de pénétration du néolibéralisme dans l'espace postcommuniste. Lieu et signe à la fois, sujet et objet du corps social, l'identité corporelle englobe une multitude de catégories référentielles, justement en raison de son caractère polysémique. Cet aspect est utilisé par l'auteur comme un moyen d'investigation d'un social qui se trouve dépossédé des repères systémiques de la stabilité. Sa méthode d'enquête est originale et contient une double perspective, diachronique et synchronique. Sabev aborde le corps et son symbolisme à travers plusieurs parcours intertextuels : narratifs, visuels, économiques, esthétiques, qui convergent vers un ensemble symbolique complexe liant le pouvoir « intérieur » (le local, le traditionnel) au pouvoir « extérieur » (l'Occident).

Fort intéressant par le choix du sujet et par l'approche méthodologique, examinant plusieurs manifestations de modèles discursifs de la transition et leur rapport aux acteurs et aux différents systèmes de penser et de représenter la culture, ce livre est une excellente contribution à l'avancement des connaissances et des ethnographies assez rares de l'Europe de l'Est postcommuniste.

Laëtitia Atlani-Duault, *Au bonheur des autres. Anthropologie de l'aide humanitaire*, 2^{ème} édition, Paris : Armand Colin, 2008, 240 pages.

Recenseuse : Alicia Sliwinski
Université Wilfrid Laurier

Réédition de la parution de 2005, cet ouvrage porte sur l'élaboration des politiques institutionnelles d'une grande Organisation Internationale de Développement (OID) en matière de prévention du VIH/SIDA en Asie centrale et en Transcaucasie postsoviétique. Il repose sur plusieurs années de terrain dans ces régions, récemment libérées du joug soviétique, pendant que l'auteure travaillait au sein de l'OID (que l'on devine facilement être le Programme des Nations Unies pour le développement). Témoin des entretiens entre les experts internationaux et les acteurs locaux, parfois hauts en couleur, Laëtitia Atlani-Duault retrace les différentes étapes, s'échelonnant de 1994 à 2002, qui ont mené à la formulation d'une politique officielle d'aide humanitaire. La prévention du VIH/SIDA y est alors vue comme un moyen pour encourager le développement de la « société civile » (là où il n'y en avait pas, ou si peu) et la « bonne gouvernance ».

Dès l'introduction, une image saisit le lecteur : en banlieue d'une ville glauque quelque part en Transcaucasie, l'auteur visite un centre « pour femmes prostituées infectées par les maladies sexuellement transmissibles ». Tel est le nom de ce qui est effectivement une prison, puante de surcroît, où vivent des dizaines de détenues qui ignorent lorsqu'elles seront libérées. Nous ne les rencontrerons plus dans l'ethnographie, mais d'emblée le ton est donné : dans le milieu postsoviétique